

En réclamant plus de visibilité à la télévision, la «marche libération des peuples noirs» tombe dans le piège de l'image.

Adieu négritude

par ALAIN FOIX

La marche «des peuples noirs de France» (1) soulève des sentiments contradictoires oscillant entre sympathie et malaise. Sympathie parce qu'elle représente légitimement le cri de douleur d'une partie de la population souffrant d'un «apartheid soft» à la française, celui du déni d'image et de vraie représentation à tous les niveaux de la société, et dont les médias télévisés sont le miroir actif. Malaise, parce qu'en marchant au nom des «peuples noirs de France», cette manifestation se trompe de combat et tombe dans le piège que lui tend l'image.

Oui, la télévision est le miroir d'une société, et si la nôtre est un miroir menteur, c'est que sans doute il accomplit brillamment sa fonction qui n'est pas seulement de dire la vérité objective, mais aussi de projeter le désir.

Il existe bien, dans les contes de fées, des miroirs magiques qui, bien que soumis à l'autorité de leur maître, ne peuvent s'empêcher de dire la vérité. Mais nous ne vivons pas au pays de Blanche-Neige. Opposer peau noire contre masques blancs, c'est rester prisonnier d'un vieux «conte de grime», celui-là même que produit le miroir et le pouvoir qui se cache derrière. Avancant imprudemment derrière le masque menteur du «peuple noir», cette marche expose l'ensemble des personnes pigmentées de brun au rôle désigné de victime et de repoussoir. Mensonge puisqu'il n'existe pas plus de peuple noir de France que de peuple blanc, car un peuple, comme une nation, ne peut se désigner par sa couleur de peau, mais par son histoire. Une histoire constituée par l'assimilation complexe et progressive de toutes les différences, en terme d'opposition tribale, par l'acceptation même de leur dépassement qui n'est pas nécessairement un reniement. Le petit texte d'Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?* est à ce titre lumineux. Mensonge d'autant plus dangereux qu'il se retourne contre ceux-là mêmes qui le profèrent, car il est volé à la poussière des malles du colonialisme qui, pour asseoir sans partage sa domination, désigna l'ensemble hétéroclite des peuples asservis sous la bannière uniforme et illusoire de la couleur de peau. Couleur qui masque une di-

versité bariolée de nations, d'histoires et de cultures. Et si la négritude fut à ce moment même un concept opératoire, c'est parce que ce fut un cri touchant à l'universel, cri d'une rébellion prenant pour arme sa peau comme l'esclave ses chaînes brisées, arme dialectique de l'aliénation et du mensonge généralisés contre ceux qui en usèrent comme instrument de soumission. La chaîne n'est pas l'esclave, pas plus que la peau ne fait le Nègre. La négritude doit être prise et comprise pour ce qu'elle fut: une arme de combat. Une arme de poète qui se retourne aujourd'hui contre ceux qui l'emploient, une vague déferlée engluant l'albatros dans les remugles d'une marée noire.

Présenter aujourd'hui le masque noir, c'est livrer un combat d'arrière-garde. Car le colonialisme a changé de face et d'identité. Il ne peut plus être attaqué de front puisqu'il avance masqué derrière le front épars de la mondialisation.

Alors, il faut saluer bien bas les capitaines Césaire, Boigny et Senghor et dire, avec René Depestre, *«Bonjour et adieu à la négritude»*. Ils ont fait leur temps, car ils ont mené à bien la bataille de leur temps. Celle qu'il faut mener aujourd'hui contre les images doit d'abord lutter contre l'effet mirage de l'image elle-même, se méfier des miroirs tendus, des illusions d'identité. Il faut de la pensée, de nouvelles pensées et de l'imagination. Imagination qui, comme le dit Bachelard, *«n'est pas la faculté d'associer les images, mais celle de les défaire»*. Pour se libérer des images préconstruites et aliénantes, nous avons besoin d'autres concepts. Mais de grâce, dépassons les différences d'épiderme. Préférons le droit à l'indifférence au droit à la différence, couteau à double tranchant qui possède un revers redoutable. S'il nous faut vraiment des miroirs, alors concevons des miroirs «sans teint», où la couleur ne serait qu'une particularité parmi tant d'autres et non un facteur d'identité. Renonçons à prendre sur notre peau toute la misère du monde. On ne peut au nom d'une particularité lutter contre un miroir, car un miroir est un acteur d'unité globale. Le briser, c'est créer des fragments qui sont autant de miroirs, mais c'est laisser intact le problème complexe du reflet. En d'autres termes, manifester au nom du «peuple noir de France», pour la meilleure prise en compte d'une différence télévisuelle ou autre, revient au mieux à ac-

créditer le fait que la couleur de peau désigne une identité. Ce qui est faux et dangereux. Au pire, à voiler, par la brisure d'un pan du miroir, la réalité du fait que ce miroir de la télévision produit aussi du rêve, c'est-à-dire de l'idéologie. Il ne

réalise pas, mais déréalise au sens sartrien. Il ne représente pas la réalité, il la joue, à sa manière. Et cette manière n'est pas déconnectée du mode de fonctionnement de nos institutions.

Paradoxalement, si ce miroir est mensonger, c'est parce qu'il ne ment pas sur sa nature républicaine. Nature républicaine qui se refuse à structurer sa représentation politique sur la base des communautés, et c'est aussi pour ça qu'on aime la France, pour cette éthique républicaine. Mais si on peut faire évoluer les mœurs sans s'attaquer à la morale, on peut sauvegarder l'éthique de la représentation politique en transformant les modalités de représentation sociétale. Dans ce cas de figure comme dans beaucoup d'autres, pour être réellement politique, il faut sortir de la politique. La création artistique dans sa nature profonde ne fait pas autrement. C'est en s'émancipant de la politique qu'elle peut vraiment agir sur les mœurs, la so-

ciété et la perception. Elle peut transformer l'universel par le particulier. Faire exister le singulier comme être et comme perception, le donner à la représentation (c'est-à-dire à la vision qui se nourrit autant de la distinction que de l'indifférenciation), c'est faire acte de création. Ce n'est pas précisément le rôle de l'Etat ou du politique, mais celui de l'individu, de la personne, du citoyen, de l'inventeur, de l'enseignant ou de l'artiste. Bref, c'est une question d'hommes. La responsabilité du politique en la matière est alors de s'effacer en assurant la liberté de penser, de créer, de communiquer et de gérer.

Si le miroir télévisuel est mensonger, c'est peut-être simplement parce que cette liberté d'invention n'existe pas. Que les hommes qui ont la responsabilité de la réflexion du réel n'ont ni la liberté politique et économique, ni la liberté morale et intellectuelle leur permettant d'être sensibles à la vérité d'un moment où la société demande à être représentée, de manière indifférenciée, dans la multiplicité de son individuation, réalité perceptible qui forme son unité.

Alors peut-être faut-il s'interroger, de l'autre côté du miroir, sur l'urgence de changer les hommes qui manipulent son image. Autrement dit, ce n'est pas le théâtre ni les acteurs qu'il faut d'abord changer, mais les dramaturges. Pour changer l'histoire, il faut en écrire de nouvelles, car l'image ou le rôle sont immédiatement dépendants de la manière dont se construit la narration. L'image est tributaire de l'imagination et non l'inverse. Ce n'est pas la noirceur d'Othello qui fait Othello, mais sa complexité alimentée par les méandres d'une riche dramaturgie. Riche, parce qu'à la fois singulière et universelle. Ainsi, Othello est noir et n'est pas noir. Par sa singularité même, il dépasse le singulier. Il nous faut des dramaturges des temps modernes capables de dépasser les images sédimentées d'une histoire révolue. Les Noirs, les «issus de l'immigration», les «non-Européens» et tous les mal-nommés sont simplement victimes d'un vrai manque d'imagination. Il ne faut pas confondre l'effet avec la cause. L'absence des mal-nommés dans les séries télévisées n'est pas une chose accidentelle qu'on peut régler par simple décret. Elle est la conséquence d'une cause plus profonde dont l'indigence des producteurs et des auteurs de ces séries, leur difficulté à prendre des risques avec l'image, à faire œuvre d'imagination, est le reflet.

Ne nous y trompons pas, il s'agit de conspirer ensemble, tous ensemble, contre la conspiration des images. Cela ne concerne pas seulement une partie de la population, quelle que soit sa couleur de peau ou son extraction, mais la société elle-même dans son ensemble, dans son mouvement vers l'avenir, dans cette histoire complexe des différences qui concourent en se dépassant elles-mêmes, à l'unité et à la richesse d'une nation ●

Alain Foix est philosophe, directeur de projets artistiques et culturels.

(1) Lire *Libération* des 22 et 24 mai.

4/2